

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Beaulieu et le Sphinx

Victor-Lévy Beaulieu, *Docteur Ferron, Pèlerinage*, Montréal, Stanké, 1991, 417 p.

Luc Gauvreau

Numéro 62, été 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38443ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gauvreau, L. (1991). Compte rendu de [Beaulieu et le Sphinx / Victor-Lévy Beaulieu, *Docteur Ferron, Pèlerinage*, Montréal, Stanké, 1991, 417 p.] *Lettres québécoises*, (62), 49–49.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Beaulieu et le Sphinx

L'auteur de *l'Héritage* raconte son admiration pour l'œuvre de Jacques Ferron, mais aussi son désarroi face à son idole.

ÉTUDES
LUC GAUVREAU

Après Victor Hugo, Jack Kerouac et Herman Melville, il fallait bien s'attendre à ce qu'un jour Victor-Lévy Beaulieu intronise Jacques Ferron dans son panthéon.

Beaulieu a toujours placé Ferron au-dessus de tout. Il lui a dédié son «essai poulet» sur Kerouac, il a maintes fois parlé de lui dans ses livres et n'a sans doute jamais accordé une entrevue sans mentionner l'admiration immense qu'il portait à l'œuvre de Ferron. **«Il est le seul écrivain véritablement national que le Québec contemporain ait produit»** (p.12) dit-il dans la préface de son essai. Le disant, il se défend bien d'être œdipien et de vouloir culbuter son écrivain-père, comme Ferron l'avait laissé entendre avec son ironie habituelle. Cela dit, aucune hésitation possible : c'est sous le signe de la vénération qu'il amorce son pèlerinage. Avec la même fougue que pour ses idoles antérieures, Beaulieu tourne le dos à l'objectivité critique pour s'engager dans une voyageur où sa personne et son écriture font corps avec les œuvres de l'auteur qu'il commente.

La visitation

Les pèlerins de Beaulieu sont trois. Comme les rois mages. Un peu moins sages, par contre ! Il y a l'écrivain Abel Beauchemin, épuisé par les scénarios qu'il a produits pour la télé ; Samm, l'Amérindienne de la Pointe-Bleue ; et finalement un personnage typiquement ferronien, le diable Béliel, sorte de Lucifer des enfers québécois. Ils se sont donné rendez-vous au carré Saint-Louis d'où ils partiront à la découverte de l'œuvre et des pays qu'a habités le docteur Ferron. Ils voyageront à bord d'une «grosse Cadillac blanche dont les ailerons sont lumineux». D'entrée de jeu, on assiste à la mise en place d'un rituel langagier qu'exprime très bien cette «Cadillac aux ailerons lumineux». L'essai de Beaulieu est ainsi truffé de formules répétitives et incantatoires qui scandent le texte, l'ancrent dans le contexte beaulieusien et lui donne toute sa puissance évocatrice. Ils partent donc à la recherche des enseignements du Maître, sillonnant la province depuis la Gaspésie jusqu'au comté de Maskinongé en passant par Québec. On y apprend en vingt chapitres la genèse et l'évolution de l'œuvre du Maître. Chaque station donne droit à une séance de lecture suivie de discussions. Abel en profite en même temps pour raconter ses souvenirs personnels. Et sachant que nous sommes un tantinet voyeur, il nous décrit ses ébats amoureux avec Samm, sous l'œil complaisant de Béliel.

Et c'est ainsi que, mine de rien, on aborde un à un tous les livres de Ferron découvrant les nombreux genres qu'il a pratiqués : le conte, l'historiette, le théâtre, le roman. Beaulieu connaît tout cela sur le bout de ses doigts et il mélange

habilement la documentation et la fabulation. Peu à peu, nous plongeons aux sources mêmes de l'univers ferronien. Une iconographie, qui aurait pu être plus réussie, illustre les époques qu'a traversées Ferron.

Père et fils

Docteur Ferron dramatise magnifiquement l'attachement et la fascination extrêmes qu'éprouve Abel Beauchemin pour le docteur Ferron. De fait, Beaulieu respecte les grandes lignes de la vie et de la carrière littéraire de Ferron. Cependant, malgré une analyse parfois minutieuse, ce sont plutôt les souvenirs personnels qui orientent sa lecture. Voilà pourquoi Beaulieu ne peut éviter de raconter une anecdote qui démontre que l'admiration peut parfois mener à la profanation. En effet, ayant tenté une adaptation théâtrale du *Ciel de Québec*, Beaulieu découvre un Jacques Ferron assommé, insulté. Beaulieu comprend après coup qu'il a «mutilé» une œuvre comme ce n'est pas permis de le faire, utilisant même (et se le reprochant amèrement) ce «qu'il avait appris de Ferron en privé» (p. 300).

Victor le pathétique

Docteur ferron est le livre de la tristesse infinie causée par la mort récente d'un ami et surtout par le souvenir d'une dernière visite pendant laquelle Ferron, ravagé de désespoir, s'était prétendu complètement insatisfait de son œuvre. Ainsi, de la même façon que Melville s'était tu après la disparition de Moby Dick, Ferron se taira lui aussi, mais pour toujours.

Malgré tout, l'œuvre de Ferron restera pour Beaulieu un modèle, car elle lui rappelle que l'écrivain, peu importe l'admiration qu'on lui porte, est irrémédiablement seul.

La description des dernières années de Ferron donne au livre de Beaulieu une sincérité touchante, un air et une sévérité solennels. Si la vision de Beaulieu est touchante, elle est souvent exagérément pathétique. Ferron se serait probablement moqué de la gravité de Beaulieu, lui qui trouvait ridicules ceux qui le considéraient comme un écrivain humoriste. Beaulieu n'est pas mieux : il ignore complètement l'ironie, la dérision et le grand rire de l'Éminence du parti Rhinocéros.

Docteur Ferron est un livre qui boîte, comme le démon Béliel. Si Beaulieu a très bien vu comment l'œuvre de Ferron raconte la disparition du diable dans la culture québécoise, il a oublié par contre de nous dire que l'œuvre de Ferron raconte aussi la disparition du Bon Dieu.

Aujourd'hui Ferron ne répond plus, mais il questionne encore. *Docteur Ferron* de Victor-Lévy Beaulieu nous incite à relire une œuvre qui ne cessera pas de sitôt de nous hanter.

